



Cercle Henri Barbusse
de culture ouvrière et populaire
rassemblementcommuniste.fr



5 novembre 1917
15 mai 2017

HOMMAGE
AU CAMARADE

KURT GOSSWEILER

Communiste allemand né avec la
REVOLUTION D'OCTOBRE

JUIN 2017

SOMMAIRE

Hommage du Cercle Henri Barbusse

Hommage du journal communiste allemand *Kommunistische Arbeiterzeitung* n°359

Entretien avec Kurt Gossweiler réalisé par Arnold Schölzel, rédacteur en chef du journal allemand *Junge Welt* (2007)

Hommage d'Annie Lacroix-Riz, historienne communiste française

Il y a soixante ans: Préparation et début de l'attaque contre l'Union Soviétique, par Kurt Gossweiler (2001)

Hommage aux communistes allemands

C'est avec une grande tristesse que nous avons appris le 15 mai 2017 le décès de notre cher et regretté camarade, communiste allemand, Kurt Gossweiler. Né le 5 novembre 1917 lors des fameux "10 jours qui ébranlèrent le monde", le coeur de Kurt Gossweiler a cessé de battre, emportant avec lui ce grand esprit d'analyse matérialiste dialectique qui avait formé de nombreux jeunes communistes. C'est une perte immense pour le communisme allemand et le mouvement communiste international.

En 1943, Kurt Gossweiler déserte l'armée nazie pour rejoindre l'armée rouge. Il devient alors un responsable de l'agitation antifasciste auprès des anciens membres de l'armée nazie, puis l'une des principales figures universitaires d'Allemagne de l'est. De 1970 à 1983 il est collaborateur scientifique de l'Institut central d'histoire de l'Académie des Sciences en RDA. Auteur en 1972 d'une thèse sur les monopoles industriels et l'Etat, il a publié de très nombreux travaux sur le mouvement fasciste et le nazisme au pouvoir.

Auteur du fameux essai sur le fascisme intitulé "Hitler, l'irrésistible ascension?", qui traitait des "grandes banques, les monopoles et l'Etat, Economie et Politique du capitalisme monopoliste d'Etat en Allemagne de 1914 à 1932" (1971) et de nombreux écrits marxistes-léninistes scientifiques et politiques, nous avons eu l'honneur de l'écouter exposer en 1993 au Séminaire International du Parti du Travail de Belgique (PTB) le thème de la "Défense du socialisme : erreurs et succès de l'édification socialiste", notamment en République Démocratique Allemande (RDA).

Nous avons ici une pensée pour notre cher camarade Ludo Martens, mort en 2011, qui dirigeait alors le PTB.

Notre camarade doyenne Ruth Boyer, communiste allemande, qui se faisait un devoir de participer à nos célébrations de la Révolution d'Octobre 17, et qui nous a fait connaître certains de ces écrits, nous parlait souvent de Kurt et de leur combat communiste commun.

Deux grandes tragédies, la défaite du mouvement

ouvrier et communiste allemand en 1933 et celle de l'URSS et du camp socialiste en 1989/91, ont fait l'objet de recherches historiques et du travail idéologique et politique du camarade Kurt Gossweiler pour réarmer les forces du Travail dans le combat contre le Capital et l'impérialisme pour l'édification de la société socialiste, première étape du communisme.

Toute sa vie et son oeuvre a été dédiée à cet objectif fondamental que la jeunesse communiste d'aujourd'hui doit poursuivre inlassablement pour débarrasser l'humanité de ce fléau criminel qu'est la barbarie capitaliste fondée sur l'exploitation de l'homme par l'homme et l'exploitation dévastatrice de la nature par le capital.

Les écrits de Kurt Gossweiler sont ainsi une arme dont la classe ouvrière et les peuples doivent s'emparer pour renverser le capitalisme et l'impérialisme.

Nous comptons sur nos camarades communistes allemands pour poursuivre cette oeuvre et continuer à les transmettre au prolétariat comme arme de la critique au service de la révolution socialiste-communiste.

Depuis Marx, il est récurrent pour la bourgeoisie et dans son sillage de tous les renégats opportunistes de tout temps et de toute époque de crier à "la mort du marxisme". Kurt est de l'étoffe inusable de ces communistes révolutionnaires qui ont, face à la défaite temporaire du mouvement ouvrier communiste, travaillé d'arrache-pied à défendre la vitalité, la fécondité créatrice du Marxisme-Léninisme, et ont pourfendu les mensonges, les falsifications et les calomnies bourgeoises déversés à longueur de journée sur le communisme. Son combat n'est pas vain, car la tête baissée de la classe ouvrière se redresse progressivement au fur et à mesure que le capitalisme à son stade suprême dévoile sa nature intrinsèquement barbare pour les humains et la nature.

Cher camarade Kurt, repose en paix, nous continuons dans ton sillage à brandir haut le drapeau rouge de la Révolution prolétarienne. Nous nous inclinons devant ta mémoire de combattant fidèle à la cause du communisme libérateur.

A sa famille éplorée, aux camarades communistes d'Allemagne, nous exprimons nos condoléances et notre salut fraternel.

Les textes ci-après sont des hommages et une interview du défunt camarade parue dans le *Marxistisch-leninistische Schriftenreihe für Geschichte, Politik, Ökonomie und Philosophie (Heft 114)*, Ernst Thälmann Verlag (sans date et année), ISSN 1861-2954. Une version raccourcie pour cause de place est parue au supplément « *faulheit & arbeit* » de « *Junge Welt* » du 3 et 4 novembre 2007. Dans ce dialogue, Kurt Gossweiler donne des éléments explicatifs sur le

comment et le pourquoi de la défaite de l'URSS et du camp socialiste qui méritent d'être pris en compte et développés au sein du mouvement communiste international éclaté non seulement dans la lutte pour son unité idéologique et politique mais aussi pour former la jeune génération dans la lutte de classe pour en finir avec le capitalisme impérialiste en putréfaction et moribond.

Hommage du journal communiste allemand *Kommunistische Arbeiterzeitung* n°359

Le 15 mai 2017, le camarade Kurt Gossweiler nous a quitté à l'âge de 99 ans. Malgré maintes maladies dans ses dernières années, le camarade Kurt Gossweiler est resté attaché à notre grande cause. Il aura eu le temps de vivre le centième anniversaire de son Edith aimée, le 19 mars dernier... Un dernier salut au grand scientifique et combattant; une pensée fraternelle à Edith avec nos profonds regrets. Nous publions en hommage à Kurt Gossweiler ce discours de notre camarade Cornell il y a dix ans à l'occasion de la cérémonie de son 90^{ème} anniversaire.

Ce monde sera à nous!

Le 5 novembre 1917, ce n'était pas encore le bruit des canons du croiseur Aurore à Petrograd, mais le premier cri du nouveau né Kurt Gossweiler! Sa naissance coïncida presque avec ce grand pas de l'Humanité vers son émancipation de l'exploitation et de la guerre.

Né à Stuttgart, il vivra un siècle plein de convulsions : la bourgeoisie en déclin, le capitalisme dans son stade suprême et ultime, et à la veille de la révolution du prolétariat, la croissance du socialisme, ses triomphes et ses défaites amères.

La première guerre mondiale, la victoire de la révolution d'Octobre et la défaite de la révolution allemande, la prise de pouvoir du fascisme, la préparation et le commencement de la seconde guerre mondiale par les nazis, la défaite des armées nazies, la victoire de l'Union Soviétique et le développement du camp socialiste, la lutte pour une Allemagne libre, unie et socialiste, et enfin la dégradation du mouvement communiste mondial et notre défaite en 1989. Ce sont des étapes décisives qui ont jalonné la trajectoire du camarade Kurt Gossweiler. Deux guerres mondiales – elles l'ont ainsi accompagné sur son chemin.

Ni spectateur, ni victime passive, Kurt Gossweiler a voulu intervenir, créer, construire au côté de la classe à qui l'avenir appartient. D'abord comme élève socialiste et étudiant en sciences économiques, comme membre de l'Association communiste de la jeunesse de l'Allemagne (KJVD) dans la résistance contre le fascisme, sachant que l'ennemi principal est dans son propre pays et dans sa propre armée, sa désertion de la Wehrmacht pour l'Armée rouge, l'époque de l'École Antifa en Union Soviétique, puis dans la direction du district berlinois du SED (Parti socialiste unifié de l'Allemagne). Ensuite comme scientifique, historien à l'Université Humboldt et dans l'Académie des sciences de la RDA.

C'est là que l'ai je rencontré pour la première fois : Kurt Gossweiler, auteur du livre « *Großbanken – Industriemonopole – Staat, Ökonomie und Politik des staatsmonopolistischen Kapitalismus in Deutschland*

1914 – 1932 ». [Les grands banques – monopoles d'industrie – l'Etat, l'économie et la politique du capitalisme monopoliste de l'Etat en Allemagne 1914 – 1932].

En tant que jeune étudiant de science économique dans la partie impérialiste de l'Allemagne, j'ai voulu savoir, comment est-on arrivé à la barbarie, dans le pays des poètes et penseurs, car je n'ai plus voulu me contenter de cette théorie courante, à l'époque, selon laquelle les nazis nous sont tombés du ciel et sont des extrémistes comme la gauche extrémiste.

Gossweiler faisait figure de référence pour moi, c'est lui qui a prouvé de façon irréfutable que la bourgeoisie a contribué aux succès d'Hitler, que le capital financier allemand et ses éléments les plus agressifs étaient responsables du fascisme et de la guerre. Gossweiler était pour moi une autorité scientifique, qui a montré les grandes axes politiques et économiques du 20^{ème} siècle et qui a prouvé son argumentation avec des sources traitées méticuleusement. Un scientifique par excellence, guidé par notre théorie, qu'il a toujours passé au banc d'essai des faits.

Marx a dit : "La tradition de toutes les générations passées pèse comme un cauchemar sur les cerveaux des vivants".

Les historiens bourgeois créent, transfèrent et renforcent ce cauchemar dans nos cerveaux. Les historiens prolétariens ont pour tâche de critiquer ces traditions, et le cas échéant de faire le ménage ou de les rendre praticables dans la vie, c'est-à-dire pour la lutte des classes du prolétariat.

Le camarade Gossweiler comme historien du fascisme, l'a accompli de manière exceptionnelle. En plus du livre cité, doivent être mis en évidence : « *Die Röhm-Affaire* », « *Kapital, Reichswehr und NSDAP 1919 bis 1924* » und die « *Ausätze zum Faschismus* » [Essais sur le fascisme].

Libérer le prolétariat de son cauchemar: c'était [jusqu'à la fin] la vocation de Kurt, encore renforcée après 1989. Quand la RDA a été annexée par l'impérialisme allemand, la contre-révolution a globalement triomphé, quand le monde s'est écroulé

pour beaucoup de monde, beaucoup d'hommes et femmes se sont suicidés, d'autres sont devenus des girouettes opportunistes. Kurt n'a cessé d'être actif. Dans les cercles, lors des manifestations, dans les bibliothèques, au bureau. Comment en sommes-nous arrivés là ? Comment ce choc dans le cerveau des vivants est-il devenu possible ? Comment peut-on surmonter ce cauchemar ?

Ainsi, nous, les communistes de l'Ouest qui tenons encore le drapeau rouge de notre classe, avons repris contact avec Kurt Gossweiler : des lettres, des contacts, des manifestations et ensuite la publication de « *Les épluchures de l'oignon Gorbatchev* » [Die vielen Schalen der Zwiebel Gorbatschow] dans le Journal ouvrier communiste (KAZ, 1993, réimprimé entre autre dans « *Wider den Revisionismus* », Munich 1997 [Contre le révisionnisme] de Kurt Gossweiler.

Il avait déjà publié die « *Thesen zur Rolle des modernen Revisionismus bei der Niederlage des Sozialismus* » [Thèses sur le rôle du révisionnisme moderne pendant la défaite du socialisme] dans les *Weißenseer Blätter* [Feuilles de Weißensee, un arrondissement de Berlin] en avril 1992. Surtout ces thèses sont le point de départ de ses recherches futures.

Déjà en RDA, comme historien du fascisme, il n'a jamais négligé la lutte contre le révisionnisme moderne. Une citation : « Depuis des années, la social-démocratie fait des efforts pour offrir la variante souple de la politique impérialiste - telle qu'elle est pratiquée avec la nouvelle politique de l'Est » [la nouvelle Ostpolitik, à partir des années soixante-dix] du gouvernement Brandt-Scheel - comme une vraie alternative à la ligne agressive entre-autre d'un Franz-Josef-Strauß, CSU bavaroise].

Le révisionnisme moderne soutient de tels efforts en propageant la thèse selon laquelle la ligne politique flexible et raffinée de l'impérialisme est faite par des hommes et des femmes politiques « raisonnables et réalistes » qui se sont convertis à la coexistence pacifique en abandonnant l'objectif de vouloir liquider le socialisme.

Les aventuriers de l'extrême-gauche défendent leur affirmation que les différences entre les deux lignes tactiques de la politique impérialiste sont complètement sans pertinence pour la classe ouvrière qui ne doit pas les prendre en considération » (cité dans : *Großbanken-Industriemonopole-Staat*, p. 9). C'était écrit en 1971! Un coup contre les politiques de

détente à Bonn, mais aussi à Moscou et à Berlin, capitale de la RDA!

En 1993, Gossweiler a caractérisé le noyau politique et idéologique du révisionnisme comme suit : « Remplacement de la lutte des classes par la réconciliation des classes, remplacement de l'internationalisme prolétarien par le nationalisme bourgeois » (Wider den Revisionismus, p. 394). Comme point de départ pour la propagation massive de cette idéologie dans les partis communiste, il cite Khrouchtchev et le XXème congrès du PCUS de 1956.

Kurt Gossweiler entrera dans l'histoire comme un historien qui a examiné, à l'époque d'une des pires défaites du socialisme, le rôle de Staline et il l'a apprécié à sa juste valeur. Il a rendu hommage au grand révolutionnaire et au dirigeant du mouvement communiste le plus important de son époque. Par là, il nous a éloigné des dirigeants et a orienté notre regard vers les objectifs à réaliser par le mouvement, et vers la question de savoir avec qui et contre quelles forces ces tâches devront s'accomplir.

Cette lutte contre le révisionnisme, à travers l'expérience douloureuse du mouvement prolétarien, peut facilement être liée aux pires doctrines, aux faiseurs de belles phrases de l'extrême gauche et aux aventuriers de la petite bourgeoisie.

Kurt Gossweiler fut le contraire de tout cela. Il ne mena pas la lutte contre le révisionnisme à partir d'une certitude de la « pleine possession de

la vérité ». Il l'a mené pour la reconstruction de l'âme révolutionnaire du marxisme et du léninisme, de la pleine connaissance et avec la volonté de changer ce monde, pour que les exploités et les opprimés puissent prendre possession de ce monde – entièrement et pour toujours !

Nous te sommes reconnaissants, à toi et à ta femme, à la camarade Edith. Notre admiration, tu ne l'as jamais voulue, parce que tu ne nous as pas formés pour lever les yeux, mais pour parler d'égal à égal comme ami et camarade, et pour regarder toujours les faits objectivement.

Un salut communiste de la part des camarades du *Journal ouvrier communiste* (KAZ) et d'un ancien camarade de Stuttgart, le poète et combattant Georg Herwegh qui annonçait déjà que l'unité nous manque encore : Le parti et la détermination. (Suit un vers de Georg Herwegh, *Le parti*, 1842, où il joue avec le double-sens du mot « parti » en allemand : Le parti et la prise de position).



VOUS CONNAISSEZ L'IMPORTANCE DES REVOLUTIONNAIRES MIEUX QUE NOUS!

Dialogue avec Kurt Gossweiler sur les causes de la défaite du socialisme, les raisons du refus de ses analyses dans certains milieux et de l'évolution de son travail de recherche du thème du fascisme à celui du révisionnisme.

Avant 1990, vous étiez surtout connu du public comme historien du fascisme allemand. Depuis la défaite du socialisme, votre domaine de travail est passé à l'examen des causes de cette défaite. Pourquoi ?

Pour la même raison que d'être devenu historien. Dans ma vie, j'ai vécu deux grandes déceptions. Dans ma jeunesse, j'étais en tant que jeune communiste à partir de 1930, comme la plupart des communistes de cette époque -là, plein d'espoir ou même presque convaincu que cela serait la crise finale du capitalisme en Allemagne et que le drapeau rouge avec son marteau et sa faucille y flotterait aussi bientôt en tant que drapeau d'Etat.

C'est pourquoi le 30 janvier 1933 fût une défaite terrible, et une question poignante réclamait réponse: Comment cela pouvait-il se arriver, où se trouvaient les causes de cette catastrophe et comment était-elle surmontable? Comment le fascisme pouvait-il vaincre en Allemagne? Quelles conséquences cela aurait-il pour l'Allemagne et le monde? Et comment pourrait être libérée l'Allemagne?

Je suis seulement venu à l'étude scientifique de ces questions, après m'être fait, alors soldat pendant la guerre en rejoignant l'Armée rouge, le 14 mars 1943, et avoir pu étudier et apprendre d'octobre 1943 jusqu'en avril 1944 en tant qu'élève et de l'été 1944 à 1947 en tant que professeur, à l'école d'Antifa à Taliza. C'était au fond là-bas, que s'est décidé que la recherche des causes de notre défaite était extrêmement décisive pour ma future profession après le rapatriement dans le pays au-dessus duquel maintenant flottait le drapeau rouge avec son marteau et sa faucille à la même hauteur que le drapeau au blason d'Etat, c'est-à-dire historien avec pour domaine de recherche le fascisme.

Chercheur historien avec pour domaine de recherche le fascisme, je le serais sûrement resté jusqu'à la fin de ma vie de chercheur, si nous n'avions pas vécu - nous, le monde du socialisme - une seconde défaite encore bien pire, qui signifie sans exagérer une menace pour la vie de toute l'humanité.

Elle est arrivée encore plus surprenante, parce qu'on l'a vraiment tenue pour impossible presque jusqu'à la fin,

et elle réclamait une réponse plus que toute autre chose à la question: Comment cela pouvait-il arriver, où se trouvaient les causes d'une telle débâcle du mouvement révolutionnaire et de l'ordre social du socialisme, qui avait déjà pris pied sur tous les continents sauf l'Australie et qui régnait sur un tiers du monde?

Tout comme en 1933 avec la victoire du fascisme, la question: comment cela pouvait-il arriver était en quelque sorte décisif pour mon cheminement vers le chercheur en fascisme. La victoire de la contre-révolution, en 1989/90, décidait de mon passage de la recherche sur le fascisme à la recherche sur le révisionnisme.

Certes, il reste à dire que je me suis déjà intensivement occupé (« hors de mon travail »), depuis 1956, de l'élévation et de la divulgation du révisionnisme dans des pays socialistes, car certains développements - surtout dans l'Union Soviétique - m'inquiétaient beaucoup, une inquiétude qui donnait lieu à commencer un agenda politique, sans doute intimement convaincu que je puisse bientôt noter la dernière entrée comme suit:

« Hourra, le danger a été banni! Pleine de victoire sur le danger, que le révisionnisme dissoudrait notre mouvement communiste comme le vieux révisionnisme avait dissous la social - démocratie et sa II^{ème} Internationale ! »

Mais après que le contraire s'était installé et que le révisionnisme pouvait finir son œuvre destructive, la question jusqu'à présent secondaire du révisionnisme est devenue la question principale. Ainsi mon agenda politique devait être continué. Ses entrées jusqu'à l'année 1975 ont entre-temps été publiées sous le titre « La chronique de la patte de pigeon ou La Krouchtchoviade ».

Quelle cause principale y-avait-il à votre avis à la défaite du socialisme ? Que comprenez-vous par révisionnisme ?

La plus courte réponse serait : dans l'Union Soviétique et en Europe, le socialisme avait péri à cause de la coopération entre la contre-révolution intérieure et extérieure. Mais cette réponse est trop générale. Ces deux -là agissaient ensemble dès l'existence de la Russie soviétique, et l'Union Soviétique est néanmoins devenue un pouvoir mondial invincible. Il devait s'être développé

surtout dans l'Union Soviétique même et dans les pays socialistes une puissance qui les a empêché de se fortifier et qui agissait successivement pour les affaiblir.

Cette puissance de la contre-révolution intérieure et extérieure existait et elle avait été reconnue très tôt et appelée par son nom. Il s'agissait d'une puissance de la même nature qui, déjà, dissolvait et détruisait la social-démocratie révolutionnaire, une puissance contre laquelle déjà Marx et Engels écrivaient dans leur lettre circulaire célèbre en 1879: « Depuis presque 40 ans, nous avons élevé la lutte des classes en tant qu'étroite force motrice et particulièrement la lutte des classes entre bourgeoisie et prolétariat en tant que grand levier de la révolution moderne et sociale; alors il nous est impossible de marcher ensemble avec des gens qui vont barrer cette lutte des classes du mouvement ».

Cet écrit était adressé contre les tentatives, entre autre, d'Eduard Bernstein de rendre acceptable le Parti social démocrate allemand à la bourgeoisie libérale en remplaçant le postulat de la lutte des classes par le sermon de la réconciliation des classes, cela veut dire par la révision des bases idéologiques du parti. C'est ça le révisionnisme, à cette époque le « vieux » révisionnisme, aujourd'hui, le « révisionnisme moderne » dans le mouvement communiste.

On disait à son sujet dans la « Déclaration des Partis communistes et des travailleurs à Moscou 1957 » : « Les partis communistes ... voient ... dans les circonstances récentes le danger principal qu'est le révisionnisme ... comme une forme d'expression de l'idéologie bourgeoise qui paralyse l'énergie de la classe ouvrière et favorise la conservation ou restauration du capitalisme. »

Ou encore : « Le révisionnisme moderne s'efforce de discréditer la grande science du marxisme-léninisme, il la déclare « passéiste », affirme qu'elle a perdu sa signification pour le développement social. Les révisionnistes se sont efforcés d'éliminer l'âme révolutionnaire du marxisme et d'ébranler la foi de la classe ouvrière et du peuple travailleur au socialisme.

Ils (les révisionnistes) se déclarent contre la nécessité historique de la révolution prolétarienne et de la dictature du prolétariat pendant la période de transition du capitalisme au socialisme, ils nient le rôle dirigeant du parti marxiste-léniniste, ils refusent les principes de l'internationalisme prolétarien, ils demandent de renoncer aux principes fondamentaux de Lénine sur la construction du parti et surtout sur le centralisme démocratique, ils demandent au parti communiste de se changer d'organisation de la lutte révolutionnaire en une sorte de club de discussions ».

Et dans la déclaration de 1960, on peut lire : « Les partis communistes ont unanimement condamné la nuance yougoslave de l'opportunisme international qui consiste en une expression concentrée des 'théories' des révisionnistes modernes. Les dirigeants de la Ligue des Communistes de Yougoslavie (LCY), qui trahissaient le

marxisme-léninisme en l'expliquant vieilli, ont opposé à la déclaration de 1957 leur programme anti-léniniste. Ils ont opposé la LCY au mouvement communiste mondial entier, détaché leur pays du camp socialiste, l'ont rendu dépendant de l'aide des impérialistes américains et d'autres, et ainsi amené le danger que le peuple yougoslave perde ses acquis révolutionnaires obtenus dans une lutte héroïque. Les révisionnistes yougoslaves poursuivent une politique contre le camp socialiste et le mouvement communiste mondial... Il reste, avant comme après, un travail indispensable des partis marxiste-léninistes de démasquer les dirigeants révisionnistes yougoslaves et de se battre pour protéger le mouvement communiste ainsi que le mouvement ouvrier contre les idées anti-léninistes des révisionnistes yougoslaves. »

La quintessence du révisionnisme est donc le remplacement de la lutte des classes par l'idéologie et la pratique de la réconciliation des classes. Dans le révisionnisme moderne, cela se cache souvent derrière des phrases particulièrement radicales et belliqueuses pour la lutte des classes [sans suivre un vrai programme révolutionnaire].

La politique de la gestion du PCUS en était marquée surtout sous Krouchtchov, moins intensive sous Brechniev ensuite très massive, depuis 1987, sous Gorbatchov et sa Perestroïka.

« En occident », on a tout de suite attentivement compris, après la mort de Staline, que la nouvelle direction prenait un nouveau cours « plus mou » et on répondait par un changement d'attitude envers l'Union Soviétique en passant avec précaution de la confrontation à la détente. Pour cela deux exemples : Le premier ministre Churchill commentait dans son discours à la Chambre des communes, le 11 mai 1953 : « Le plus important événement est ... évidemment le changement de la posture et, comme nous tous l'espérons, de l'esprit, qui avait lieu au département soviétique et spécialement au Kremlin, depuis la mort de Staline. ... Cela ne causerait sûrement pas de dommages, si chaque Etat, pour un certain temps, cherchait des choses agréables à faire au lieu d'être désagréable pour le partenaire (sic! K. G.). Ce serait surtout un malheur, si, par notre désir naturel d'obtenir un règlement général dans la politique internationale, nous empêchions chaque développement et évolution salubre pouvant se dérouler à l'intérieur de la Russie. »

C'est en effet un concept ancien, peut-être même le premier concept de la « stratégie indirecte » du « changement par rapprochement » !

Concernant John Foster Dulles, la presse parlait d'un discours de juillet 1956, où il aurait dit, entre autre : « ... que des forces de la liberté qui maintenant agissent derrière le Rideau de fer se démontrent irrésistibles et jusqu'en 1965 pouvait changer la scène internationale. Les autorités soviétiques avaient déclenché par la campagne Anti-Staline et leur programme de libéralisation une réaction en chaîne qu'ils ne pouvaient plus arrêter » - et,

comme cela s'est montré avec Gorbatchov, la « réaction en chaîne » ne voulait pas non plus s'arrêter.

La question est évidemment: Comment une telle politique pouvait-elle être appliquée dans l'Union soviétique et dans le peuple soviétique?

Comment une telle politique pouvait-elle être appliquée ?

En répondant à cette question, les points de vue et données suivants sont, à mon avis, à prendre en compte : La victoire de l'Union Soviétique lors de la grande Guerre patriotique a rendu évidente la force de persuasion de la politique marxiste-léniniste du PC(B)US et du gouvernement soviétique. Mais en même temps avec la fin de la guerre, des conditions nouvelles s'étaient formées qui favorisaient dans le mouvement communiste, comme rarement avant, une réanimation des courants révisionnistes :

Premièrement, la Coalition Anti-Hitler avait aussi eu l'effet chez pas mal de communistes de diminuer ou même d'effacer la conscience de l'antagonisme finalement irréconciliable entre impérialisme et socialisme. Une différenciation des impérialistes se répandait en ceux « capables de s'unir », les bons et dignes de confiance – les alliés de la Coalition Anti-Hitler –, et ceux inacceptables, hostiles – les forces de l'Axe fasciste. Cela conduisait à l'affaiblissement de la vigilance contre les activités et menées hostiles des côtés américain et anglais.

Deuxièmement, dans certains partis communistes apparaissaient des tendances à tirer des conclusions mortelles de la pratique du large front populaire antifasciste dans ce sens qu'on pouvait laisser y absorber le parti communiste ou même totalement l'y dissoudre pour conserver ce large front uniforme. Ainsi discutait, écrivait et agissait par exemple le président Browder du Parti communiste des Etats-Unis. De telles tendances apparurent aussi dans le Parti communiste de la Yougoslavie.

Troisièmement, après les tensions et les victimes inouïes des années avant-guerre et de la guerre, le peuple soviétique aspirait largement à enfin récolter les fruits des longues privations et de la victoire. Cela faisait naître une situation favorable pour des démagogues du calibre de Krouchtchov de se produire une base de masses en promettant une amélioration rapide et un soulagement de la vie qui résulteraient d'un « nouveau cours ». Celui-ci déplaçait le point névralgique des plans économiques des industries de biens de production vers les industries de biens de consommation.

Quatrièmement, après la fin de la guerre, cent mille hommes soviétiques rencontraient par l'ouverture à l'extérieur pour la première fois les conditions de vie, le quotidien dans les pays capitalistes, surtout en Allemagne. Pour la première fois, ils voyaient le grand décalage existant entre l'occident capitaliste et leur propre pays, le confort dans l'habitat et dans la technique quotidienne, un

décalage qui se voyait même encore dans les déserts de ruines des villes allemandes. Les citoyens soviétiques avaient toujours comparé leurs niveaux de vie à ceux de leurs parents avant la révolution en y fondant la certitude de la supériorité du socialisme. Mais maintenant, le degré de comparaison est devenu la vie dans l'occident capitaliste, et ainsi, ils devaient constater avec amertume qu'eux, les vainqueurs vivaient pire que les ravageurs vaincus de leur pays. Cela préparait un sol nourricier favorable aux théories qui propageaient l'affaiblissement de la confrontation avec le capitalisme et le rapprochement réciproque des systèmes dans l'intérêt de soulever rapidement leur propre niveau de vie.

Cinquièmement, il est devenu extraordinairement important que le monde entrait désormais dans l'ère nucléaire. L'humanité était dorénavant menacée du danger de s'éteindre par l'éclatement d'une guerre nucléaire. Cela pouvait être exploité – et fût exploité par les révisionnistes du calibre de Tito, Krouchtchov et Gorbatchov –, d'abord pour faire arrêter les luttes armées des mouvements d'indépendance national contre l'impérialisme ou au moins les faire se calmer avec l'argument dissimulant une crainte, que chaque conflit local pouvait dégénérer en guerre nucléaire. D'autre part, on a utilisé la crainte d'une guerre nucléaire pour détourner la lutte pour la paix des peuples de son orientation générale anti-impérialiste en masquant le fait que l'impérialisme, avec à sa tête les Etats-Unis, était la source du danger de la guerre nucléaire. Au contraire, on l'a traité comme partenaire indispensable et digne de confiance, converti à la coexistence pacifique, s'efforçant de garantir la paix et l'empêchement de la guerre nucléaire.

Sixièmement, il s'est de plus en plus démontré, que justement les représentants d'une certaine couche étaient particulièrement réceptifs à « la mode de vie de l'ouest » et en devenaient des propagandistes, alors que leur véritable rôle dans la société socialiste était la conservation et le développement de la culture socialiste et de l'idéologie contre l'infiltration de la façon bourgeoise de penser et de vivre. Il s'agit des intellectuels. Parmi les journalistes, les plus actifs dans le domaine de la culture, les diplomates et d'autres, Krouchtchov trouvait des suppôts et des diffuseurs de sa « réévaluation de toutes les valeurs ». Ils s'en trouvaient moins parmi ceux qui avaient trouvé leur chemin dans le mouvement communiste dans les années avant la révolution, mais plutôt parmi ceux qui étaient nés et avaient grandi après la victoire de l'Union Soviétique. Parmi eux il y avait pas mal de gens poreuses aux paroles sur la « liberté de la personnalité artistique », sur le « droit au développement personnel » etc. Quelques uns d'entre eux attendaient de la société qui était tout juste en train de se développer, qu'elle réalise ce qui n'est nommé dans le Manifeste communiste que comme le but définitif après l'abolition des classes, à savoir le libre développement de chacun comme condition pour le développement de tous.

Et la demande de mettre leurs capacités au service

de la société, ils l'éprouvaient comme préjudice inadmissible à leur liberté individuelle. Ainsi sont-ils devenus une proie facile des chasseurs d'âmes révisionnistes dans leur recherche aux personnalités notables, dont-on pouvait abuser des noms et des bonnes réputations pour les attaques contre le parti communiste et le soi-disant « stalinisme ».

Les nouvelles conditions ci-dessus citées ont donc créé des bases favorables pour que l'éloignement des principes léninistes ne soit pas reconnu comme tel; mais ont plutôt facilité les affirmations mensongères qu'il s'agissait d'un développement successif, contemporain et productif du marxisme-léninisme conforme aux nouvelles conditions historiques.

Une autre circonstance était encore plus décisive pour la victoire du révisionnisme sur le marxisme-léninisme dans l'Union Soviétique et à partir de là dans les pays européens socialistes. Comme déjà montré, depuis le XX^{ème} congrès du PCUS, une lutte irascible à l'intérieur du mouvement communiste entre les forces révisionnistes et celles du marxisme-léninisme a eu lieu.

Les défenseurs de la position marxiste-léniniste au PCUS prirent le chemin des perdants, parce qu'ils ne suivaient pas – on va encore revenir sur les causes – les principes fondamentaux de la lutte politico-idéologique. De tels principes non suivis étaient : La lutte politico-idéologique ne doit pas être menée de façon anonyme et abstraite, mais concrète avec des noms et des faits.

Et deuxièmement : Cette lutte doit être menée publiquement, avec la participation de l'ensemble des adhérents du parti, devants les yeux et oreilles et avec la participation du peuple entier. Seulement dans ce cas, les adhérents et la population seront capables de trouver leur propre jugement et de reconnaître qui agit pour et qui agit contre leurs intérêts. Les deux principes ont été perdus de vue par les défenseurs des positions léninistes, à nommer ici surtout Molotov et Kaganovitch. Mais cela concerne aussi les forces anti-révisionnistes dans les pays européens socialistes, parmi lesquelles est nommé en excellente place Walter Ulbricht.

Quand il était devenu très vivement clair avec les événements en Pologne et en Hongrie, à l'automne 1956, de quelle manière fatale le XX^{ème} congrès avait activé et encouragé les forces contre-révolutionnaires à prendre l'offensive, les forces marxiste-léninistes au PCUS et à l'échelle internationale passaient à la contre-offensive, mais justement de telle manière que cette contre-offensive fut isolée du public ou anonyme. Pour cela seulement deux exemples caractéristiques :

1. Après la contre-révolution en Hongrie, les forces anti-révisionnistes au PCUS concluaient que Krouchtchov ne devait plus rester à la tête du parti. Alors, ils ne s'orientèrent pas vers le public pour argumenter pourquoi un Krouchtchov ne pouvait pas rester le dirigeant du parti de Lénine, mais ils essayèrent de destituer Krouchtchov en juin 1957, par un coup de surprise, c'est-à-dire par une

résolution de destitution au comité de direction du comité central du PCUS, duquel les adversaires de Krouchtchov disposaient d'une majorité massive. En effet, à cette session du comité de direction, Krouchtchov était destitué avec cette majorité dans laquelle faisaient partie Molotov et Kaganovitch encore Worochilov, Pervouchine, Sabourov et d'autres. Mais les partisans de Krouchtchov prirent soin de convoquer tout de suite une assemblée plénière, dans laquelle les partisans de Krouchtchov disposaient de la majorité. Cette assemblée de juillet 1957 abrogeait sa destitution et dispensait, en contre-partie, Molotov et Kaganovitch de leurs fonctions du parti. Plus tard, tous deux seront exclus du parti en « ennemis du parti ». L'essai d'écarter les forces révisionnistes de la gestion du parti en excluant le public, avait ainsi provoqué le contraire, la stabilisation de leur position.

2. Dans cette situation, les marxistes-léninistes du mouvement communiste international essayaient d'influencer le développement dans leur sens. Comme déjà mentionné : aux deux conseils internationaux, en 1957 et 1960 à Moscou, auxquels participaient encore le Parti Communiste de la Chine et le Parti de Travail de l'Albanie, le révisionnisme avait été déclaré d'une manière vive et non équivoque comme danger principal pour le mouvement communiste et pour le socialisme. Cependant, dans le document de 1957, personne, ni un parti, ni un personnage n'avait été nommé colporteur du révisionnisme, alors que dans le document de 1960 seulement la Ligue des communistes de la Yougoslavie l'avait été. Mais cette fois aussi, était resté non nommé le plus dangereux colporteur, propagateur et protecteur du révisionnisme, Krouchtchov. Il recevait plutôt la possibilité de tromper une nouvelle fois le public communiste et soviétique sur son rôle et de dissimuler ses traces en signant lui même aussi les documents qui condamnaient le révisionnisme.

Les documents de 1957 et 1960 témoignent d'une sorte de trêve de Dieu temporaire entre marxistes-léninistes et les chefs de clan du révisionnisme : les révisionnistes acceptaient et soulignaient la condamnation – anonyme – de leur propre politique, les marxistes-léninistes acceptaient et soulignaient ouvertement des thèses révisionnistes comme celles de la possibilité du chemin parlementaire au socialisme et l'accord illimité avec les « décisions historiques du XX^{ème} congrès du parti » en tant que « contribution pour le développement successif du mouvement communiste sur la base du marxisme-léninisme ».

A cela correspondait le fait que quand des dirigeants révisionnistes du parti comme Krouchtchov ou Gomoulka saluaient leurs adversaires anti-révisionnistes, comme par exemple Walter Ulbricht, aux conférences ou visites réciproques, cela ne se passait jamais sans la bise fraternelle : pour l'extérieur, on gardait l'image de l'entente fraternelle.

Comment pouvait-il arriver, que s'étaient glissées de telles erreurs graves chez des Bolcheviques expérimentés

comme Molotov, qui déjà appartenait à la gestion du parti au temps de Lénine vivant, dans la lutte contre les révisionnistes? A cette question ne peuvent être évoquées que des hypothèses, aussi longtemps que des documents n'en donneront pas des renseignements. Voici mes hypothèses :

Au début, de 1953 jusqu'au XXème congrès du parti, avait été sous-estimée l'intensité du danger, et le remplacement de Krouchtchov à la tête du parti par un marxiste-léniniste de confiance semblait un problème à résoudre sans grande difficulté. Après le XXème congrès du parti et les événements de 1956, l'intensité du danger était devenue horriblement claire. En même temps, la situation au pays et internationale se présentait bien pire, alors qu'une lutte ouverte pour le pouvoir avec le groupe de Krouchtchov cachait des risques incalculables.

Premièrement : la campagne anti-stalinienne au XXème congrès, saluée comme tellement opportune et pleine d'espoir par Dulles, avait choqué l'ensemble du mouvement communiste et le poussait dans la crise et menait certains partis même au bord de la défaite. Il était à craindre qu'un nouveau « XXème congrès du parti », cette fois avec la destitution et condamnation de Krouchtchov, allait déclencher un nouveau choc encore plus violent et que la crise du mouvement communiste allait déboucher dans une crise existentielle?

Deuxièmement : correspondant aux recommandations citées de Churchill de se comporter vers la nouvelle direction de l'Union Soviétique après la mort de Staline de façon à ce que n'y soit pas empêchée mais encouragée « chaque évolution salutaire », les pouvoirs impérialistes avaient déjà quitté leur raide cours de la confrontation et avaient signalé en 1955 à la Conférence des Quatre à Genève leur empressement de passer à une politique de la détente. De tels signaux avaient réveillé chez la population dans leur propre camp, mais aussi dans le camp socialiste beaucoup d'espoir de ne pas vivre en craignant toujours la guerre ou la menace d'une guerre nucléaire. Est-ce qu'il ne fallait pas compter avec certitude que les politiciens impérialistes réagissent à l'élimination du pouvoir de leur porteur d'espoir Krouchtchov par le retour immédiat à la politique de la confrontation brutale ? Ne considéraient-ils pas, les adversaires de Krouchtchov, le danger de se trouver confrontés au fait que la population puisse demander le retour du « combattant pour la paix et sauveur de la paix » Krouchtchov ?

Troisièmement : Le dévoilement de la division et une lutte ouverte dans la gestion du parti, quel effet sur le parti et sur tout le pays auraient-ils eu? Pouvait-on exclure de ne pas provoquer le danger d'une guerre civile ? Le cas Beria avait prouvé que Krouchtchov arrivait à rallier certaines des forces militaires!

Quatrièmement : Après qu'en Pologne et en Hongrie, le parti et l'Etat étaient tombés dans les mains des partisans de Krouchtchov et Tito, une élimination du pouvoir de Krouchtchov ne pouvait pas rester sans

résultats dangereux : elle devait provoquer le danger immédiat d'une division et d'un conflit dans notre propre camp parce que Gomoulka et Imre Nagy devaient craindre pour leur propre position.

Cinquièmement : Si dans une telle situation d'un conflit profond, même dans une division de la gestion soviétique et du camp socialiste, l'un ou plusieurs des dirigeants révisionnistes feraient ce qu'en effet Imre Nagy avait fait en 1956, c'est-à-dire appeler les troupes de l'OTAN à l'aide pour le propre côté, est-ce qu'il ne serait pas à craindre que les pouvoirs de l'OTAN ne laisseraient pas échapper une telle occasion pour réaliser enfin leurs plans du « Roll-Back » ?

Est-ce qu'un renversement même par un procédé public ouvert contre le groupe de Krouchtchov le déclenchement ne provoquerait pas une nouvelle guerre ?

Bien que ces hypothèses, qui expliquent que la confrontation ouverte avec le révisionnisme dans l'Union Soviétique n'avaient pas eu lieu, ne soient que des suppositions, les risques énumérés étaient néanmoins très réels et pas inventés et chaque politicien honnête devait les prendre en considération. L'énumération de ces risques confirme la constatation faite dans la première partie de ma réponse : La force du révisionnisme est une force prêtée, elle est le reflet de la force de l'impérialisme.

Le révisionnisme est l'assouplisseur de l'impérialisme dans sa lutte contre le socialisme. Il travaille pour lui plus efficace et plus sûr que ses armes de destruction massives les plus modernes. Si on n'arrête pas son œuvre de dissolution rampante, avec le temps, il sera capable de transformer même une roche granitique comme le parti Bolchevique en une masse de flan qui peut même écarter un représentant de Pizza-Hut et un alcoolique.

L'Histoire est un patron cruel. Comme les adversaires soviétiques des usurpateurs révisionnistes n'ont pas mené leur lutte contre les révisionnistes conforme à l'appel de Lénine à régler les conflits ouvertement, mais ils l'ont isolé des yeux du public, ils ont permis aux « assouplisseurs » de l'impérialisme de dissoudre tranquillement le parti et le pouvoir soviétique. Lénine enseignait: « Après nos définitions, notre ligne révolutionnaire, c'est la conscience des masses qui renforce l'Etat. Puis il sera fort, si les masses connaissent tout, savent tout juger et font tout consciemment ».

Qu'on n'ait pas agi toujours en conséquence selon ces termes, – c'est à mon avis une des raisons les plus décisives de la défaite du socialisme. Désormais, toujours et dans toutes les circonstances agir conformément à cette instruction de Lénine, c'est une des leçons les plus importantes de notre défaite.

Cela veut dire que les personnages gérantes des partis communistes ont travaillé pour leur propre suppression. A votre avis, quelle rôle les personnages gérantes des partis communistes jouaient-ils à l'occasion de la défaite ?

Par rapport au rôle honteux que jouait un Gorbatchov – mais avant lui déjà Krouchtchov – il est compréhensible que la défaite du pouvoir d'Etat socialiste fut considéré comme leur œuvre respective. Et une telle constatation est sûrement bien fondée, mais elle n'explique pas pourquoi leurs opérations traîtresses pouvaient mener à ce résultat. Même ici voyons ce qu'écrivit Frédéric Engels dans son ouvrage « Révolution et contre-révolution en Allemagne », il y a 150 ans: « Si on recherche les raisons des succès de la contre-révolution, ainsi on reçoit de tous côtés la réponse agréable, Monsieur X ou citoyen Y trahirait le peuple. Cette réponse peut se trouver juste ou non, selon les circonstances. Mais sous aucune circonstance elle n'exprime même pas, elle ne rend même pas compréhensible comment il arrivait que le peuple se laissait tellement trahir. » Les causes, écrivait Engels, « ne seraient pas à trouver dans les efforts fortuits, les talents, les fautes, les erreurs ou les trahisons de quelques gérants, mais dans la condition générale et sociale et dans les circonstances de vie de chaque nation concernée. »

Comme communistes, nous savons que les hommes ne font pas l'Histoire, mais que l'Histoire est une histoire des luttes de classes. Des personnalités historiques ne peuvent devenir actives dans l'Histoire qu'en tant que représentants des classes ou des couches de la société, pas en tant de personnalités indépendantes. C'est pourquoi la chute du socialisme dans l'Union Soviétique et en Europe de l'est ne peut pas être imputé ni à un Staline ni à un Krouchtchov ni à un Gorbatchov en tant que personnes indépendantes. Pour expliquer le rôle qu'ils jouaient, il faut vérifier les intérêts de quelle classe ou quelle couche ils représentaient, à quel mouvement social ils appartenaient.

Autrement, il faut prendre en compte ceci: Le 5 mars 1953, alors que je travaillais dans l'administration du parti, mourait Staline. Pendant la marche funèbre colossale qui avait eu lieu à Berlin comme dans le monde entier, je n'entendais qu'une fois la question désespérée: « Qu'est-ce qui va se passer? Comment ça va se poursuivre? » A cette époque, j'avais pensé, et le dit convenablement à l'époque à celui-ci et celui-là: « Comment peut-on en tant que marxiste s'inquiéter ainsi? D'autres vont venir à sa place et continuer ses idées, les idées de Lénine! »

Mais très vite je devais remarquer que j'avais eu tort, que j'avais donc sous-estimé le rôle de la personnalité. D'où venait cela? Je ne voyais pas encore clair, ce que j'apprendrai seulement avec le temps, qu'en effet le rôle de la personnalité dans la société socialiste est beaucoup plus important que dans le capitalisme.

Sous le capitalisme, il serait totalement impossible qu'un chef d'un parti ou de l'état minait la société capitaliste au moyen d'une politique de trahison de sa classe pour la transformer, pas à pas, et morceau par morceau en une société non plus capitaliste mais socialiste.

Mais sous le socialisme, un tel chemin de l'excavation de la société socialiste et sa

« Perestroïka » [passage] vers une société capitaliste au moyen d'une politique de trahison de la classe par le chef du parti et de l'Etat est possible; fut commencé par Krouchtchov et a été achevé par Gorbatchev.

Quelle en est la raison? Nous savons tous l'explication, mais nous ne nous rappelons pas que le capitalisme est un système qui s'auto-régule, et dont les lois soumettent les gens.

Le socialisme est en théorie et en pratique une science. Alors il faut aussi scientifiquement poursuivre la reconstruction socialiste, ça veut dire que le politicien et l'économiste socialiste devraient connaître les lois du développement de la société et les lois économiques du socialisme et construire sa politique là-dessus. Ou autrement dit: pendant que le procès de la naissance et du développement du capitalisme est un procès spontané, le procès de la reconstruction et du développement du socialisme est un procès conscient, un procès organisé. Et donc cela signifie que les qualités gérantes des personnalités à la tête du socialisme jouent un rôle décisif pour le destin du socialisme, pour le succès ou la défaite de la reconstruction du socialisme.

Et cela signifie aussi que les politiciens impérialistes disposent d'autres moyens efficaces et variés pour influencer le développement politique dans les pays du socialisme que l'inverse. Le système socialiste peut être paralysé ou même détruit par l'introduction des espions de l'impérialisme dans son appareil du pouvoir ou par la corruption des dirigeants, mais le système capitaliste ne peut l'être seulement que par la lutte des masses.

La bourgeoisie connaît visiblement mieux que nous cette importance immense des personnalités révolutionnaires pour la victoire du socialisme. Par conséquent, les projets d'assassiner des dirigeants très capables, populaires et incorruptibles des partis communistes et du mouvement anti-impérialiste, appartient tout aussi bien aux affaires quotidiennes des services secrètes comme la dissolution de renégats à l'intérieur des mouvements révolutionnaires ou anti-impérialistes.

Et c'est pourquoi qu'ils mettent beaucoup de leur espoir sur la mort des dirigeants les plus populaires et éminents et s'efforcent intensivement d'influencer sur le choix du successeur. Pour cela, il y avait le classement des dirigeants des partis communistes en « pigeons », qui étaient à promouvoir, et en « faucons », qui étaient à combattre; plus tard, on débaptisait les favoris en « anti-stalinistes » et « réformistes » et ceux à combattre et à éliminer en « stalinistes » et « têtes de béton ».

Comment vous expliquez-vous que beaucoup de communistes expérimentés et éprouvés ne partagent pas vos opinions sur le rôle du révisionnisme dans les Etats socialistes ?

Il y a beaucoup de raisons et chez des gens différents aussi beaucoup de différentes raisons. La raison la plus importante est pour la plupart - à mon avis - l'image de

Staline comme celle d'un massacreur autoritaire et plein de cruauté. Il n'y a aucun moyen plus efficace que de reprocher cela à un homme et le faire croire aux gens pour réveiller l'horreur, le mépris et la haine.

Tant que l'ennemi de classe était le seul à diffuser cette image de Staline, elle ne pouvait produire chez les communistes aucun autre effet que de voir en Staline ce que ses résultats donnaient : le successeur de Lénine qui convertissait les visions et les instructions de Lénine dans la réalité, qui transformait ainsi le pays des Soviets en puissance mondiale socialiste, qui aidait solidairement tous les pays et peuples opprimés, qui était la force décisive pour la libération des peuples européens du fascisme et le seul grand pouvoir qui agissait énergiquement en aidant les peuples coloniaux et opprimés dans leurs luttes d'Indépendance du joug des pouvoirs colonialistes – pour ne nommer qu'une partie d'une longue liste des coups massifs qui ont été portés sous son autorité à l'impérialisme.

Il a fallu alors que vienne son successeur Khrouchtchev pour justifier à un congrès du parti de Lénine tout ce que les ennemis mortels de Staline avaient diffusé sur lui, aussi et surtout l'image horrible d'un Staline comme buveur du sang qui avait tué des millions d'innocents par son pouvoir frénétique.

Les purges décidées par la direction du parti dans la situation de l'invasion fasciste imminente ont été utilisées consciencieusement. À l'occasion de purges, beaucoup de gens ont été aussi condamnés à tort à la mort ou à la détention au camp. Les purges ont été présentées comme tant de décisions personnelles d'un Staline tout sanglant.

En le répétant toujours et toujours, Krouchtchov et les siens appelaient conséquemment aux sentiments les meilleures des gens, leurs horreurs contre les injustices, les cruautés et l'abus du pouvoir, en sachant que si on réveille les émotions les plus fortes on paralysera l'intelligence et les gens deviendront incapables de raisonner sur les événements et les faits et sur une critique du passé en utilisant les expériences historiques.

Je ne peux qu'espérer que la chasse à courre et les mensonges des Etats-Unis et de l'Union européenne contre les dirigeants des peuples latino-américains comme

Chavez et Morales apprennent aussi, aux communistes tombés sous l'emprise de l'anti-stalinisme, la vérité très ancienne : Plus l'ennemi de classe et ses panégyristes haïssent et diabolisent tes dirigeants, plus ils doivent gagner ta confiance et ton soutien !

Pour mettre cette vérité en valeur : La plupart des communistes qui refusent mes interprétations, le font parce qu'ils ont inhalé l'image Krouchtchov-Gorbatchov-Staline et réagissent donc en conséquence : « Quiconque trouve quelque chose de valable à défendre chez un massacreur comme Staline n'est pas normal et donc il ne peut pas avoir raison. Ainsi on n'a pas vraiment besoin de s'occuper de plus près de ce qu'il dit et écrit. »

Une autre objection contre mes interprétations sur le rôle du révisionnisme et des révisionnistes fut, que je personnalisais les raisons au lieu de les situer dans les circonstances sociales et de les voir comme suite de la lutte des classes. A ce sujet, je pense avoir dit déjà l'indispensable dans la réponse à la question 3.

Quelques camarades - comme par exemple le camarade Steigerwald – ne veulent pas du tout croire que des gens puissent arriver à la tête des partis communistes qui soient des ennemis du communisme ou se soient changés en son ennemi.

Et ensuite il y a encore une explication pour le refus de mes interprétations : On ne peut qu'y arriver – mais ensuite il le faut! – en connaissant très bien les faits. Mais les étudier dans mes œuvres n'est pas si facile : où sont-ils donc a trouvé ? Qui alors les imprime-t-il dans les circonstances récentes ? Et même chez le « junge Welt », on est assez disposé de publier des opinions des partisans de Trotski; mais en ce qui me concerne, jusqu'aujourd'hui n'a été recommandé au journal « junge Welt » que le chercheur en fascisme Gossweiler, mais pas le chercheur en révisionnisme nommé « staliniste ».

Peut-être, que cela changera bientôt, je trouve qu'il est grand temps de le faire. Mais je veux utiliser l'occasion pour dire qu'on peut lire, depuis longtemps, mes exposés sur l'internet.

HOMMAGE D'ANNIE LACROIX-RIZ

Annie Lacroix-Riz est professeur émérite d'histoire contemporaine, université Paris 7.

Texte paru sur le site Initiative-communiste.fr

Kurt Gossweiler, né avec la révolution d'octobre à Stuttgart, est mort le 15 mai 2017 à Berlin. Né dans une famille communiste, il fut un très actif militant clandestin de la Jeunesse communiste dès l'arrivée des hitlériens au pouvoir, assurant notamment le transfert de propagande interdite de Paris et Berlin. Enrôlé dans la Wehrmacht en 1939, il déserta en 1943 pour rejoindre l'armée rouge. Prisonnier de guerre en URSS, membre du comité « Allemagne libre » fondé par les dirigeants soviétiques pour tenter d'arracher au nazisme les soldats allemands prisonniers, il commença là sa carrière de pédagogue et d'historien.

Revenu en 1947 en (future) RDA, il s'y consacra à l'enseignement, à la recherche et à la réflexion théorique sur le capitalisme monopoliste allemand, surtout à l'ère hitlérienne, mais pas seulement. Son habilitation de 1971, éditée en 2013 (Cologne, Papyrus), portait sur la période antérieure : *Großbanken, Industriemonopole, Staat. Ökonomie und Politik des staatsmonopolistischen Kapitalismus in Deutschland* [Grandes banques, monopoles industriels, État. Économie et politique du capitalisme monopoliste d'État en Allemagne] 1914-1932.



Du travail important, tant sur l'histoire de l'impérialisme allemand que sur le rôle de l'« antistalinisme » comme « obstacle principal à l'unité de toutes les forces anti-impérialistes et du mouvement communiste », de cet éternel jeune communiste, qui se mit à l'échange électronique à près de 90 ans, n'est disponible actuellement en français qu'un ouvrage, *Hitler, l'irrésistible ascension ? Essais sur le fascisme*, Bruxelles, Aden, 2006.

Cette étude, qui éclaire la fonction *d'instrument* du grand capital du nazisme et de ses chefs, atteste la vitalité d'un marxisme prétendument mort. Malgré le triomphe actuel de la longue et efficace croisade menée chez nous contre les analyses de classe, c'est du côté des Gossweiler que se trouve l'avenir de l'histoire scientifique.

IL Y A SOIXANTE ANS: PREPARATION ET DEBUT DE L'ATTAQUE CONTRE L'UNION SOVIETIQUE

Par KURT GOSSWEILER (juin 2001)

Voici soixante ans, le répit que l'Union soviétique s'était accordé avec le pacte de non agression avec l'Allemagne se rapprochait de sa fin. En toute tranquillité mais avec la plus grande intensité on préparait depuis l'automne 1940 à Berlin le plan *Barbarossa*, l'attaque contre l'Union soviétique. Par cette agression on soumettait le nouvel et jeune ordre social à une épreuve sans précédent dans toute l'histoire de l'humanité.

La victoire de l'Union soviétique et de ses alliés sur l'impérialisme fasciste allemand armé par l'impérialisme mondial pour une guerre d'anéantissement contre l'Union soviétique fut après la révolution d'Octobre l'événement le plus important de l'histoire mondiale du XX^e siècle. Ce n'est pas par hasard que l'Union soviétique se révéla le seul parmi les pays attaqués par l'Allemagne fasciste qui non seulement résista à l'armée la plus moderne et la mieux équipée jusque-là mais se montra aussi à même de tuer par sa propre force la bête fasciste dans sa tanière.

À l'encontre des espoirs de tous ses ennemis et de toutes les craintes de ses amis le pouvoir soviétique – comme déjà en 1917-1920 - se révéla invincible, comme l'ordre social le plus solide à l'échelle mondiale, profondément enraciné dans son peuple. Jamais encore dans l'histoire un État et un ordre social n'avaient surmonté si triomphalement une épreuve qu'on lui infligeait, la raison de cela: la fondation solide du pouvoir soviétique et de sa politique était le socialisme scientifique, le marxisme-léninisme. Tant qu'il en fut ainsi le monde du socialisme marcha de l'avant sur la route de la victoire.

Il y aura cette année une quantité d'articles commémoratifs d'amis et - en majorité – d'ennemis de l'Union soviétique dans tous les media. Par bonheur nous avons depuis peu la possibilité de donner aussi la parole à propos de cet événement à un témoin contemporain

qui infligea au fascisme allemand sa toute première défaite déjà en 1933: Georgi Dimitrov. Ses journaux ont été rendus accessibles au public l'année dernière.¹

Naturellement on chercha tout de suite à exploiter les notes de Dimitrov dans un sens anticommuniste. L'éditeur *Aufbau* et l'éditeur des journaux *Bayerlein* firent déjà de la présentation du livre une manifestation anticommuniste. Ils choisirent la *Maison Willy Brandt* à Berlin comme lieu de la manifestation et engagèrent comme principaux présentateurs Wolfgang Leonhard et Hermann Weber, tous les deux suffisamment connus depuis des temps reculés par leur nombreuses émissions de la télévision occidentale comme spécialistes en astrologie du Kremlin et en invectives contre le SED. La collaboratrice du *Neuen Deutschland* responsable pour l'histoire, Karen Vesper, se montra dûment impressionnée par ces deux-là. Elle écrivit dans le numéro du 25/26 novembre de l'année dernière: «*Il est déjà frappant de voir comment Wolfgang Leonhard organisa une soirée théâtrale à partir de notes laconiques d'un journal*». Karen Vesper a eu visiblement la chair de poule; on peut lire dans son compte rendu «*Atmosphère singulière. Lors de l'évocation des esprits et des démons du communisme mondial, la statue de Willi Brandt au domicile berlinois du SPD avait l'air encore plus perdue que d'habitude*». L'éditeur *Bayerlein* apporta sa contribution pour rendre «*l'atmosphère singulière*» encore plus singulière, il vantait tout de même, comme le notait Karen Vesper, «*les journaux comme un témoignage contemporain unique jusqu'ici qui révèle les mécanismes du pouvoir dans le labyrinthe du Comintern, du PCUS et des services secrets soviétiques*».

Par ailleurs l'écho de ces carnet était, en dépit de cet accord anticommuniste, partagé et presque un peu embarrassé. Point commun chez

tous les critiques de la FAZ et du ND: ils voulaient utiliser les carnets pour éliminer la haute considération mondiale, qui leur était fatale et inconfortable dont jouissait Dimitrov – le héros inoublié de Leipzig – Les uns font cela en affirmant qu'il ressortirait des carnets que Dimitrov n'aurait été qu'une marionnette impuissante abusée et méprisée par Staline. Mais les notes de Dimitrov ne permettent tout simplement pas une telle interprétation parce qu'elles ne laissent aucun doute – comme déjà en 1933 son apparition devant le tribunal du Reich à Leipzig qu'ici un homme prend la parole qui a fait de la cause de l'Union soviétique sa cause personnelle sans la moindre réduction. C'est pour cela que ses carnets sont caractérisés par d'autres comme des témoignages, qu'il aurait été un «*stalinien sans scrupule*» et donc indigne de la moindre haute considération.

Cependant des anti-communistes ne peuvent faire leur miel des carnets de Dimitrov. Bien au contraire ils contiennent des témoignages précieux pour réfuter les légendes et les inventions anticommunistes. Nous montrons cela par quelques exemples.

Exemple n° 1: «*Staline a jeté par dessus bord la ligne Dimitrov du VII^e Congrès vis-à-vis de la social-démocratie*».

Les vieux calomnieurs de l'Union soviétique et de l'Internationale communiste, les Leonhard, les Weber et *tutti quanti* ont déjà toujours propagé que Staline aurait été un adversaire des décisions de Dimitrov d'unité et de front populaire du VII^e Congrès mondial de l'Internationale communiste et les aurait rejetées à la première occasion par dessus bord et repris, en les aggravant, la lutte contre la social-démocratie. C'est cette version que les anciens historiens de la RDA «*retournés*» ont bravement adoptée.²

Dans son journal Dimitrov a cependant inscrit le 6 mars 1941 ce qui suit:

«Discuté avec D.S. (Manuilski) le projet de thèses sur la seconde Internationale (Ai pris note: dans les thèses la fixation de notre but n'est pas reconnaissable, aucune orientation claire sur notre but d'évincer définitivement la social-démocratie du mouvement ouvrier, d'établir une direction unitaire du mouvement ouvrier sous la forme des PC; de ne pas tolérer que la social-démocratie se remette sur ses jambes et remplisse le rôle contre révolutionnaire qu'elle a joué à la fin de la première guerre mondiale impérialiste etc.» (p. 354)

Comment expliquer ce changement chez Dimitrov de sa position en 1935 il s'agissait de bâtir un front unique et un front populaire comme unique possibilité réelle de renverser le fascisme allemand et d'empêcher ainsi les guerres d'agression de l'impérialisme allemand. Mais la social démocratie a non seulement refusé toutes les propositions des communistes mais renforcé son cours anti-communiste. L'intervention fasciste en Espagne en 1936 fut la mise à l'épreuve du sérieux de l'antifascisme de la social-démocratie et des démocraties occidentales. C'est ici qu'on a décidé a fond si on défaisait les agresseurs fascistes ou si on leur ouvrait la voie vers la guerre mondiale. Les deux, l'Internationale socialiste et les démocraties occidentales sacrifièrent la république espagnole – et plus tard à Munich encore la Tchécoslovaquie et encore plus tard la Pologne parce qu'on devait encourager l'Allemagne fasciste à commencer enfin la guerre d'agression contre l'Union soviétique.

Ce furent ces expériences des années 1935 à 1941 qui avaient conduit Dimitrov comme tout le mouvement communiste mondial à la prise de position du 6 mars 1941 citée plus haut. Ce qui y fut exprimé – à savoir que le mouvement ouvrier ne peut être victorieux que s'il a chassé de ses rangs l'opportunisme – il est vrai que c'étaient des constatations qui n'émanaient ni de Staline, ni de Lénine – c'étaient Marx et Engels qui les avaient d'abord exprimées et avaient agi en accord avec elles.

Le combat contre l'opportunisme n'était et n'est jamais pour des communistes une lutte pour des raisons de concurrence contre un deuxième parti ouvrier mais était toujours une lutte pour établir l'unité de la classe ouvrière

sur une base marxiste-révolutionnaire comme condition inaliénable pour surmonter le pouvoir du capital. Elle fut donc menée après la victoire sur le fascisme non pas comme un combat contre la social-démocratie mais comme un combat pour la réunion des deux partis ouvriers. Cette lutte put être menée alors avec succès dans la zone d'occupation soviétique et dans les pays de démocratie populaire, *premièrement* parce que les expériences historiques avaient marqué au fer rouge la leçon que la division du mouvement ouvrier avait ouvert la voie au fascisme et que la tendance à l'unité était donc forte des deux côtés, *deuxièmement* parce que la politique de division des dirigeants sociaux-démocrates de droite fut condamnée à l'échec là où elle ne fut pas soutenue par la puissance occupante – quand elle ne fut pas mise en scène par eux. La réalisation de l'unité du mouvement ouvrier par l'unification des partis communistes et sociaux démocrates correspondait aussi bien aux explications de Dimitrov au VII^e Congrès mondial qu'à celles de mars 1941.

La conclusion du pacte de non-agression de l'Union soviétique avec l'Allemagne d'Hitler contrecarrait les plans impérialistes d'impliquer l'Allemagne et l'Union soviétique dans une guerre dont l'Angleterre et les É-U, comme troisième larron, pouvaient attendre – comme Truman en avait exprimé le souhait – que les deux adversaires se suppriment mutuellement.

Rien de plus naturel que ces hurlements de haine et de rage à Londres et à Washington sur ce trait en travers de leurs calculs, et l'utilisation de ce pacte de non agression comme preuve de la justesse des slogans de haine anti-soviétiques sur l'amalgame entre l'Allemagne d'Hitler et l'Union soviétique entre le fascisme et le socialisme.

Pire par ses effets sur le mouvement communiste et les nombreux millions d'amis de l'Union soviétique dans le monde entier fut le discours «secret» de Khrouchtchev au XX^e Congrès: le mensonge monstrueux qui annonçait comme «une vérité révélée» que les succès initiaux des armées allemandes auraient leur origine dans le fait que «Staline n'aurait pas pris en considération tous les avertissements concernant l'attaque allemande» et «n'aurait pas pris des mesures suffisantes» pour

préparer le pays à sa défense et exclure le facteur de surprise.

Si Khrouchtchev avait voulu exposer aux délégués et à l'opinion publique mondiale non pas un mensonge pernicieux mais la vérité sur l'attitude de Staline vis-à-vis du danger menaçant d'une attaque du côté de l'Allemagne d'Hitler alors il aurait dû citer les explications suivantes du discours de Staline du 5 mai 1941 devant les anciens élèves des académies militaires – discours naturellement connu de lui: «*La situation est sérieuse au plus haut degré. On doit compter dans un avenir proche avec une attaque allemande.... L'Armée rouge n'est pas encore assez forte pour pouvoir battre d'emblée les Allemands.... Les installations de défense dans les nouvelles zones frontalières sont insuffisantes.... Le gouvernement soviétique veut tenter par tous les moyens diplomatiques à sa disposition de différer le conflit armé avec l'Allemagne au moins jusqu'à l'automne parce qu'à cette saison il sera trop tard pour une attaque allemande. Cette tentative peut réussir mais elle peut aussi échouer. Si elle réussit la guerre avec l'Allemagne aura presque inévitablement lieu en 1942 et certes dans des conditions bien plus favorables puisque l'Armée rouge sera alors mieux armée et mieux équipée. Selon la situation internationale l'Armée rouge attendra une attaque allemande ou prendra elle-même l'initiative.*»³

Eu égard à la dénaturation hostile de la vérité historique par Khrouchtchev qui ne pouvait servir que les ennemis de l'Union soviétique et porter la destruction dans ses propres rangs, (...) qui persistent à tenir le XX^e Congrès pour un congrès du tournant pour le rétablissement du droit socialiste et des idéaux socialistes, et Khrouchtchev pour le pionnier courageux de ce tournant, ne devraient-ils pas s'affermir dans le discernement? Qui a menti avec si peu de scrupule et a falsifié l'histoire comme Khrouchtchev ne peut en aucun cas avoir été guidé par des nobles motifs, mais avoir mystifier consciemment le parti et le pays? C'est sur le travail préalable de Khrouchtchev que Gorbatchev put construire. Sous sa direction la presse, la radio et la télévision de l'Union soviétique se transformèrent définitivement en organes de calomnies antisoviétiques et anticommunistes et de publicité pour les bien-

faits exemplaires de l'impérialisme, particulièrement des États-Unis.

Le magazine *Spoutnik*, autrefois une publication soviétique appréciée aussi à juste raison en RDA, devint désormais un organe destiné à porter également dans les autres pays socialistes cet esprit démoralisant anticommuniste de la «nouvelle pensée». Le numéro 10 de 1988 se signale en cela particulièrement. Dans ce numéro fut reproduite une lettre du journaliste Ernst Henri à Iliia Ehrenbourg du 30 mai 1965 qui sous le titre «Y aurait-il eu Hitler sans Staline?» déchargeait l'impérialisme allemand de la responsabilité du fascisme, en l'affectant à Staline. De la façon la moins scrupuleuse il entassait mensonge sur mensonge. L'œuvre de Staline aurait été

«L'empêchement de l'unité d'action antifasciste de la classe ouvrière à l'Ouest»,

«Staline accorda à Hitler la chance d'éliminer la France et la Grande-Bretagne et de neutraliser les États-Unis avant l'attaque contre l'Union soviétique»,

«Perte de crédit des partis communistes occidentaux par l'ordre de 1939 d'abandonner le mouvement antifasciste»,

«Staline permet à Hitler de prendre à l'improviste l'Union soviétique en dépit de plusieurs avertissements crédibles.»

Un autre auteur, également aussi peu scrupuleux, Julian Semionov, écrivait dans le même numéro de *Spoutnik*: «Les communistes allemands n'osèrent pas s'unir aux sociaux-démocrates dans la lutte contre les nazis. S'ils l'avaient fait, Hitler n'aurait pas réussi à gagner les élections au Reichstag» (abstraction faite de l'ignorance complète de l'auteur des processus et des conditions réels en Allemagne il est également caractéristique de son univers qu'il exprimait ainsi que les électeurs et non la bourgeoisie monopoliste allemande auraient porté Hitler au pouvoir!) Mais encore plus beau: «Richard Sorge fut envoyé en Chine et plus tard au Japon visiblement parce qu'on craignait qu'il ne fasse des démarches en Allemagne pour la réunion de communistes et de sociaux-démocrates, pour l'instauration du front unique.»

Lorsque la diffusion du *Spoutnik* fut empêchée en RDA, à cause de ces articles incendiaires anticommunistes, cela déclencha une vague remarquable d'indignation. Remarquable en ce que cette indignation ne se dirigeait pas contre le fait qu'on pratique la provocation anticommuniste dans un magazine soviétique mais au contraire contre celui que la diffusion de cette provocation soit entravée par l'une ordonnance étatique.

Je me rappelle la discussion dans notre groupe de parti à l'Institut central d'histoire de l'Académie des sciences au cours de laquelle l'indignation contre l'interdiction de *Spoutnik* fit de même des vagues. Nous étions tous d'accord sur un point: la réaction officielle à cette édition du *Spoutnik* était d'une stupidité à peine croyable et témoignait d'une incapacité absolue à estimer réalistement l'ambiance des masses. (Le ND du 18/19 novembre 1988 diffusait alors comme communication de l'ADN un «communiqué du bureau de presse du ministère des Postes et de la télévision» dans lequel il était dit que le *Spoutnik* avait été rayé de la liste des journaux postaux parce que le magazine n'apportait aucune contribution à la consolidation de l'amitié germano-soviétique mais répandait des articles déformants.) Chaque lecteur sentait justement qu'on lui mentait de façon humiliante en ce que la direction du parti et de l'État et Erich Honecker personnellement se cachaient d'une façon déshonorante derrière le bureau de presse du ministère de la Poste.

Mais lorsque je dis à mes camarades que je m'étonnais cependant que leur colère et leur indignation ne se dirigeassent pas en première ligne contre l'énormité de la propagande et de la provocation anticommuniste dans une publication soviétique mais contre nos organes qui prenaient position – même d'une manière totalement fautive – contre cette provocation, je me retrouvais littéralement seul. «Gorbi» avait déjà obtenu que «l'intelligentsia du parti» mes collègues à l'Institut étaient à quelques exceptions membres du SED – défendit presque unanimement la contre-révolution si tant est qu'elle apparut sous une marque soviétique. Depuis lors le mensonge de «l'interdiction par Moscou de la propagande anti-hitlérienne» à l'époque sui-

vant la conclusion du pacte de non-agression jusqu'à l'attaque de l'Union soviétique fit partie de l'équipement standard des campagnes de calomnie anti-communiste prétendument anti-stalinienne.

Ce que fut vraiment l'attitude de l'Union soviétique peut se vérifier également chez Dimitrov.

Exemple 2. «*Moscou interdit la propagande anti-hitlérienne*»

Avant que nous laissions parler les notes du journal de Dimitrov sur ce mensonge, quelques extraits de documents du KPD:

Déclaration du CC du KPD du 3 septembre 1939: «*Le KPD a toujours défendu la conception que la libération de notre peuple de la dictature fasciste ne viendra pas d'une guerre mais... le résultat de la lutte des masses populaires. C'est pourquoi les communistes ont concentré depuis des années toutes leurs forces sur le développement de la lutte de masses contre la politique guerrière d'Hitler.*»

Plate-forme politique du KPD du 30 décembre 1939: «*5.... Les forces du grand capital rejettent tout le poids de la guerre sur les épaules des masses laborieuses. L'affirmation national-socialiste que subsisteraient en Allemagne des conditions sociales progressistes, qu'il en découlerait une répartition homogène des charges, qu'aucun profit de guerre ne serait toléré, qu'il y aurait un socialisme allemand, ne correspondent pas aux faits. Il est nécessaire de faire prendre conscience aux masses de la contradiction entre les affirmations national-socialistes et les faits: de dévoiler la duperie de la soi-disant "communauté populaire"»...⁴*

À présent les notes de Dimitrov dans son journal.

À la date du 7 novembre 1940, le 24^{ème} anniversaire de la révolution d'Octobre, Dimitrov donne le contenu des explications de Staline à l'occasion du déjeuner commun des camarades dirigeants. À cette occasion Staline dit aussi: «*Nous ne sommes pas préparés à un combat aérien tel qu'il est mené entre l'Allemagne et l'Angleterre. Il s'est avéré que nos avions ne peuvent rester en l'air que 35 minutes mais les allemands et les anglais jusqu'à quelques heures! Si nos forces armées, les transports ne sont pas aussi forts que ceux de nos ennemis (et tous les États capi-*

talistes le sont, même ceux qui se prétendent nos amis!) alors ils nous dévoreront» (p. 316)

À partir de novembre 1940 Dimitrov se consacre dans ses notes, particulièrement souvent à la Bulgarie. Non pas parce que les développements dans son pays natal et son parti communiste l'occupaient d'une manière particulière – comme on pourrait le comprendre –; non la raison principale en était qu'à partir de novembre 1940 il devenait évident que l'Allemagne nazie s'efforçait de se créer en Bulgarie une nouvelle zone de déploiement.

Cela créait aussi bien pour l'Union soviétique que pour l'Internationale communiste une situation extraordinairement compliquée. Car d'un côté les deux devaient être intéressées à prolonger si possible jusqu'en 1942 le répit gagné par le pacte de non-agression jusqu'à l'éclatement du conflit armé inévitable. Mais cela signifiait aussi bien du côté de l'Union soviétique que du côté de l'Internationale communiste de s'abstenir strictement de tout ce qui pourrait amener la direction allemande à commencer plus tôt que plus tard l'attaque prévue contre l'Union soviétique. Mais de l'autre l'Union soviétique devait contrecarrer toutes les manœuvres de l'Allemagne d'Hitler et contrarier celles qui visaient à faire croire à l'opinion publique mondiale que l'Union soviétique approuverait tous ses actes agressifs et belliqueux. Cette situation exigeait aussi bien du gouvernement soviétique que de la direction de l'Internationale communiste un maximum d'habileté diplomatique sur cette corde raide politique vraiment mortelle. Naturellement cela exigeait une harmonisation constante des démarches des deux. L'intérêt prioritaire du mouvement communiste mondial était la défense victorieuse de l'Union soviétique et il était donc évident que l'Internationale communiste et toutes ses sections coordonnent de la façon la plus étroite leur propre démarche avec la direction de l'Union soviétique et du PCUS.

Que la propagande anticommuniste bourgeoise aussi bien que social-démocrate et trotskiste justifie ainsi la thèse calomniatrice de l'insensibilisation de l'Internationale communiste en instrument de la politique extérieure soviétique ne doit pas surprendre. Cela fait désormais partie des affaires

de ceux qui se sont qualifiés comme porte-parole de leur propre gouvernement ou de celui des É-U contre l'Union soviétique et «défenseurs des droits de l'homme» auxquels se sont joints aussi à leur propre honte quelques anciens historiens réputés de la RDA retourneurs de vestes.

Les notes de Dimitrov nous rendent témoins à posteriori de l'accord pour une démarche coordonnée de la direction soviétique et de la direction de l'Internationale communiste dans une situation particulièrement compliquée et dangereuse de lutte contre le fascisme.

Note du 25.11.40: «*Chez Molotov. Avons parlé de la Bulgarie. Lui ai fait remarquer qu'il est nécessaire de prendre tout de suite des mesures afin que la Bulgarie ne tombe pas sous l'influence exclusive de l'Allemagne et ne puisse être utilisée comme son instrument servile.*

Molotov: 'Nous agissons dans cette direction. Nous venons de discuter aujourd'hui d'une série de mesures concrètes.'

«*À Berlin*» - (Molotov avait été à Berlin le 12 novembre pour des pourparlers particuliers) – «*nous n'avons conclu aucun accord avec les Allemands et n'avons contracté aucune obligation.*» (Ce fut une grande déception pour la direction nazie, Hitler avait cependant déclaré le 24 octobre 1940 – comme le notait le chef d'état-major général de l'armée, Franz Halder dans son journal: «*Molotov viendra à Berlin. On s'attend alors à une entrée de la Russie dans le pacte tripartite*») ⁵ «*Les Allemands travaillent maintenant la Turquie... Ce que fera la Turquie est difficile à prévoir. Mais nous observons attentivement ce qui s'y passe et tout autour de la Turquie.*

Les Allemands veulent représenter la chose de telle façon comme si nous avons approuvé leurs plans sur les Balkans. Ce que nous avons ouvertement démenti à l'occasion de l'entrée de la Hongrie dans le pacte tripartite. Tous apprendront désormais que nous n'avons absolument pas approuvé.

Dimitrov: 'Nous aspirons à la décomposition des troupes d'occupation allemandes dans différents pays et nous voulons encore renforcer ces activités sans le carillonner. Cela gênera-t-il la politique soviétique?'»

Molotov: 'Évidemment que nous devons le faire. Nous ne serions pas des communistes si nous ne suivions pas ce cours. Il faut seulement que cela se passe sans bruit'.

Dimitrov poursuit: «*À peine revenu au Comintern je fus demandé chez Staline...*

Staline: 'Nous soumettons aujourd'hui aux Bulgares la proposition de conclure un pacte d'assistance. Nous n'offrons aucune garantie... mais un pacte d'assistance mutuelle... Si les Bulgares n'acceptent pas cette proposition ils tomberont complètement dans les griffes des Allemands et des Italiens et alors périront...

C'est une erreur de supposer que l'Angleterre serait battue. Elle dispose en Méditerranée de forces armées fortes. Elle se tient immédiatement aux détroits. Après la conquête des îles grecques l'Angleterre a renforcé ses positions dans cette région. Nos relations avec les Allemands sont extérieurement polies, il y a cependant des frictions entre nous à prendre au sérieux. La proposition a été transmise aujourd'hui au gouvernement bulgare'» (p. 320/21).

Comme il ressort de la note suivante de Dimitrov il y aurait eu certes besoin d'indications encore plus précises pour ne pas mettre en danger le succès espéré dans les conditions internationales particulièrement compliquées:

«*14.12.40: Envoyé une directive du CC (Sofia). La campagne sur le pacte ne doit pas avoir un caractère partisan, antibourgeois, anti-dynastique et anti-allemand. On ne doit pas la mener sur une base de classe mais sur une base générale, nationale et étatique.*» (p. 325)

Le 27.11.1940 Dimitrov notait: «*... l'esprit patriotique, anti-allemand des Tchèques n'est pas brisé. Énorme haine des Tchèques contre l'Allemagne national-socialiste. Dans cette atmosphère la solidarité nationale des Tchèques est devenue évidente. Une très petite couche est entrée consciemment au service des Allemands.*» (p. 323)

Note du 12.1.1941: «*Ai appelé Molotov à cause de l'entrée possible des troupes allemandes en Bulgarie. Il me promet de convenir avec Staline d'une rencontre à ce sujet. Molotov a dit: 'Nous avons publié la déclaration de*

Tass que la traversée de la Bulgarie par des troupes allemandes ne s'est pas faite avec notre accord. Pour l'instant nous n'entreprenons rien de plus.» (p. 331)

Sur le même problème suit la note de Dimitrov à la p. 332/33: «Ai envoyé à Staline une lettre personnelle: 'Cher camarade Staline je te prie de me recevoir pour envisager la question de la ligne que devrait suivre le PC bulgare en rapport avec l'entrée de troupes allemandes en Bulgarie. L'entrée préparée de troupes allemandes en Bulgarie place le PC bulgare devant une tâche extraordinairement grave et compliquée. Le PC qui dispose dans le pays d'une puissante influence ne peut naturellement pas passer sous silence cette action de la part de l'Allemagne qui se déroule avec l'accord ou la tolérance du gouvernement bulgare. La question est cependant, comment doit-il réagir et quelle position concrète doit-il adopter?

À mon avis le PC doit se manifester de façon décidée contre l'envoi de troupes allemandes en Bulgarie, quel que soit le prétexte de cet envoi; il doit en cela indiquer qu'une telle violation de la neutralité de la Bulgarie entraînerait l'implication du peuple bulgare dans une guerre pour des intérêts étrangers et renferme le danger que le territoire de la Bulgarie devienne un théâtre de guerre et ne mette en jeu l'existence indépendante du pays. Conjointement il doit dévoiler la responsabilité du tsar Boris et du gouvernement qui ont occasionné directement ce développement par leurs refus de la proposition soviétique de pacte et il doit souligner avec davantage de force dans ce contexte la nécessité d'un pacte d'assistance entre la Bulgarie et l'URSS.

Le PC doit en outre initier un mouvement de masse contre l'établissement d'un régime d'occupation (dans le pays) et contre la confiscation de ressources en moyens économiques et en denrées alimentaires et éviter des actions irréflechies, des mesures pro-vocatrices et des conflits armés. Avec mes salutations de bon camarade G. Dim.'

À 2 heures du matin Staline m'appela: 'J'ai lu ta lettre. Je suis d'accord avec votre position. On doit démasquer et éviter des provocations. De telles actions faciliteraient simplement l'occupation du pays par les Allemands. ... Le parti ne doit pas fonctionner comme employé de l'Union soviétique mais

apparaître en son nom. Le gouvernement bulgare tait notre déclaration. Nous la diffuserons en bulgare à la radio.'»

«21.01.41: Parlé avec Molotov de la Bulgarie et d'autres questions. Molotov me fit part que le gouvernement soviétique aurait déclaré envers le gouvernement allemand que la Bulgarie et les détroits font partie de la zone de sécurité soviétique.» (p. 337)

«4.3.41: Publication du communiqué du gouvernement soviétique dans lequel la politique du gouvernement bulgare et l'approbation de l'entrée des troupes allemandes sont condamnées». (p. 354)

À peu près au même moment, alors que l'Allemagne commençait de s'efforcer d'incorporer la Bulgarie dans la zone de déploiement de ses armées, on liait des liens avec Belgrade pour parvenir à ce que la Yougoslavie adhère au «pacte tripartite des puissances».⁶ Lorsque le 25 mars 1941 le gouvernement yougoslave réactionnaire adhéra au pacte anti-Comintern,⁷ Hitler et la direction de la Wehrmacht pouvaient déjà croire que plus rien ne s'opposait à l'observation de la fixation du délai de l'attaque contre l'Union soviétique. Le 31 juillet 1940 Hitler avait annoncé à ses généraux: «Décision: Au cours de cet affrontement la Russie doit être liquidée printemps 1941».⁸

Cette planification de l'aspirant à l'hégémonie mondiale Hitler, fut contrecarrée par les forces anti-fascistes en Yougoslavie. Dimitrov note dans son journal: «27.03.41: Putsch militaire anti-allemand en Yougoslavie» (p. 363). Naturellement cette nouvelle fut accueillie à Moscou avec une grande joie et satisfaction: l'échec de l'incorporation de la Yougoslavie dans la zone de déploiement allemande devait en tout état de cause conduire à allonger le répit pour l'Union soviétique.

Mais le développement ultérieur compliqua aussi la tâche par ailleurs extrêmement compliquée de soutenir les forces anti-allemandes et anti-fascistes de telle manière que rien ne contrarie le maintien le plus long possible de l'efficacité du pacte de non-agression. Les notes de Dimitrov sur l'échange de rapports et de directives entre le PC de Yougoslavie et Dimitrov montrent de façon très impressionnante la lutte pour la juste voie pour résoudre ce problème difficile:

«28.3.41: Reçu un télégramme du CC du parti yougoslave sur leur position face aux événements en Yougoslavie...

1. le parti organise la résistance générale contre l'invasion italo-allemande en Yougoslavie et contre les tentatives de l'Angleterre de précipiter la Yougoslavie dans la guerre à ses côtés.
2. le peuple fait pression sur le nouveau gouvernement, demande de dénonciation du traité de Vienne et conclusion d'un pacte de soutien avec l'URSS.
3. vigilance vis-à-vis du nouveau gouvernement.» (p. 364).

«29.3.41: Ce soir chez Viatcheslav Mikaelovitch (Molotov) au Kremlin. Nous sommes entretenus de la Yougoslavie.

(Molotov): 'Il n'est pas adéquat d'organiser des manifestations de rue, les Anglais l'exploiteraient, de même que la réaction intérieure. Les cadres du mouvement communiste se fracasseraient. Dans la situation actuelle il faut rassembler les forces et se préparer. Ne pas faire de tapage, ne pas crier mais suivre son but de façon conséquente. Voici ce qu'on devrait conseiller aux camarades yougoslaves. ...

L'histoire yougoslave a été une gifle pour les Allemands. ...'

Ai préparé pour le transmettre en Yougoslavie (au CC du PC): 'Nous conseillons de façon pressante de se limiter dans l'actuelle étape à clarifier votre position aux masses avec insistance et conviction de prendre vos distances vis-à-vis de manifestations de rue et d'éviter en toute circonstance des affrontements armés entre les masses et le pouvoir d'État. Ne cédez à aucune humeur momentanée. Ne vous laissez pas attirer par des actions trop bruyantes et visant uniquement à un effet extérieur et concentrez vous pleinement sur la propagation de nos principes et slogans de même que de notre politique communiste; sur le renforcement du parti, sur l'unification et l'organisation des forces de la classe ouvrière, des masses paysannes et de la population laborieuse des villes aussi bien que sur le déploiement universel de nos forces; concentrez-vous sur le renforcement de l'influence du parti dans l'armée et parmi la jeunesse. Ne vous laissez pas provoquer par l'ennemi. Vous ne devez pas mettre en danger l'avant-garde du peuple et l'envoyer prématurément au feu.. Le moment des combats décisifs

avec l'ennemi de classe n'est pas encore venu. Pratiquer constamment un travail d'explication et se préparer soi-même et les masses fondamentalement - voilà en quoi consiste le devoir du parti. Prenez-en connaissance et agissez en conséquence. Confirmez la réception. Informez-nous régulièrement.» (p. 365)

«2.4.41: Avons envoyé au CC à Sofia un avertissement en rapport avec les manifestations anti-serbes. - 'L'implication de la Bulgarie dans la guerre contre la Yougoslavie est non seulement un acte d'honteuse trahison vis-à-vis du peuple frère voisin mais signifie aussi pour le peuple bulgare lui-même qu'il est devenu définitivement un valet de l'impérialisme allemand qui verse son, sang pour des intérêts étrangers et abandonne son propre pays à une destruction et un anéantissement épouvantables. Déployez une campagne dans ce sens et ne vous laissez pas provoquer par l'ennemi.'» (p. 367)

«4.4.41: ... notre directive est arrivée en Yougoslavie.

Le traité entre la Yougoslavie et l'URSS a été préparé dans la nuit.» (p. 368)

«5.4.41: ... dans la nuit fut signé le traité (d'amitié et de non-agression) avec la Yougoslavie.» (p. 369)

«6.4.41: le traité avec la Yougoslavie fut publié avec une photo sur laquelle la délégation yougoslave figure avec Molotov, Staline. L'Allemagne a déclaré la guerre à la Yougoslavie et à la Grèce.» (p. 369)

«9.4.41: Parlé avec Jdanov de l'appel de l'IC pour le 1^{er} mai. Nous ne tenons pas pour adéquat que la Comintern apparaisse publiquement avec un appel au 1^{er} mai dans les conditions actuelles. (Présenter une analyse détaillée, signifierait dévoiler nos propres cartes sur quelques points, donner l'occasion à l'ennemi d'en faire usage contre nous etc.) - Les événements dans les Balkans ne changent rien à notre point de vue général sur la guerre impérialiste et sur les deux groupes capitalistes bellicistes. Nous n'approuvons pas l'expansion allemande dans les Balkans. Cela ne signifie pourtant pas que nous nous écartons du pacte avec l'Allemagne et que nous nous rabattons du côté de la Grande-Bretagne.

Les gens de chez nous qui pensent ainsi sous-estiment le rôle autonome et

le pouvoir de l'Union soviétique. Ils pensent que l'on devrait s'orienter soit sur l'un soit sur l'autre groupement impérialiste mais c'est fondamentalement faux.»⁹ (p. 370)

«18.4.41: Téléphoné à Jdanov à cause de notre directive pour l'exécution du 1^{er} mai. Il m'apprit que Joseph Vissarionovitch (Staline) avait noté que l'on devait distinguer entre les différents pays: les bellicistes, les non-bellicistes, les pays occupés etc. Concernant les déclarations fondamentales ('La guerre impérialiste est l'affaire des impérialistes; la paix des peuples l'affaire de la classe ouvrière et des peuples', 'La guerre du peuple grec et yougoslave contre les agresseurs impérialistes est une guerre juste' etc.) il n'avait aucune réserve.» (p. 373).

En constatant la justesse de la guerre du peuple grec et yougoslave un premier pas était accompli qui éloignait du jugement global de la Seconde Guerre mondiale comme guerre impérialiste et donc injuste du côté de tous les États belligérants et rapprochait de l'appréciation de la guerre contre l'Allemagne fasciste comme guerre juste. Mais ce n'est que dans son discours du 9 février 1946 que Staline tira la conclusion rétrospectivement sur la guerre et la période d'avant-guerre: «En considération de cela la Seconde Guerre mondiale contre les puissances de l'Axe à la différence de la Première Guerre mondiale prit dès le début le caractère d'une guerre de libération anti-fasciste ... L'entrée en guerre de l'Union soviétique contre les puissances de l'Axe ne pouvait que renforcer le caractère libérateur et anti-fasciste de la Seconde Guerre et l'a aussi vraiment renforcé.»¹⁰

Il était impossible de formuler déjà un tel jugement au début de la guerre. Il ne pouvait être donné qu'après qu'aient échoué les nombreuses tentatives des forces réactionnaires aux É-U et en Grande-Bretagne de parvenir tout de même encore à une paix séparée avec l'Allemagne d'Hitler pour laisser les mains libres à celle-ci pour une guerre unifrontale contre l'Union soviétique et de briser la coalition anti-Hitler. Seule la guerre commune contre les puissances de l'Axe permit de caractériser la guerre contre elles, du début à la fin, de guerre anti-fasciste. Mais nous anticipons. Revenons donc aux notes de Dimitrov.

«23.04.41: ...Conclusions générales:

a) les événements dans les Balkans n'accélérent pas la fin de la guerre mais la prolongent et la renforcent plutôt. La guerre mondiale est une guerre de longue haleine.

b) La flamme de la guerre se rapproche toujours plus des frontières de l'Union soviétique qui doit se préparer selon ses forces à toutes les 'surprises' possibles.

c) l'Union soviétique a de plus en plus les mains libres vis-à-vis de l'Ouest.» (p. 376)

«5.5.41: le soir au Kremlin séance plénière des anciens de l'Académie militaire et en conclusion réception. J.V. (Staline) tint un discours.

...

'Pourquoi la France fut-elle battue, pourquoi la Grande-Bretagne essuie-t-elle des défaites et pourquoi les Allemands enregistrent-ils des succès? La cause principale est que l'Allemagne, pays vaincu, a cherché et a trouvé de nouveaux moyens et de nouvelles voies pour surmonter la situation difficile dans laquelle elle était tombée après la Première Guerre mondiale. Elle a créé une armée et des cadres et les a richement réarmés. La France et la Grande-Bretagne pendant ce temps-là tombèrent après leurs succès dans une euphorie victorieuse, fanfaronnèrent avec leur pouvoir et négligèrent la préparation militaire nécessaire. ...Une armée qui s'estime invincible et estime inutile une perfection ultérieure est condamnée au déclin.

L'armée allemande est-elle invincible? Non. Elle n'est pas invincible. Premièrement l'Allemagne a commencé la guerre sous le mot d'ordre "Libération de Versailles". Et elle pouvait compter sur la bienveillance de ces peuples qui souffrirent du système de Versailles. Mais à présent l'Allemagne poursuit la guerre sous la bannière de la soumission, de l'oppression d'autres peuples, sous la bannière de l'hégémonie. C'est un grand moins pour l'armée allemande. Elle ne dispose plus de la faveur d'une série de pays et de peuples mais elle s'est au contraire mise à dos beaucoup de pays occupés par elle. Une armée qui doit combattre sur un terrain hostile et a dans son arrière-pays des territoires et des masses hostiles est exposée à de sérieux dan-

gers. C'est un autre moins pour l'armée allemande.

En outre les dirigeants allemands commencent à souffrir de la folie des grandeurs. Ils croient tout pouvoir, que leur armée est assez forte et qu'il n'est pas nécessaire de continuer à la perfectionner.

Tout cela montre que l'armée allemande n'est pas invincible. ...

Notre armée doit se renforcer sans cesse, se perfectionner. Et nos écoles militaires doivent garder le pas et ne pas rester en arrière. ...

Notre politique de paix et de sécurité est conjointement une politique de préparation à la guerre. Il n'y a pas de défense sans attaque. On doit éduquer l'armée dans l'esprit de l'attaque. On doit se préparer à la guerre.'» (p. 380)

«21.6.41: Dans le télégramme de Chou en Lai de Tchongking à Yénan (à Mao zedong) il est indiqué entre autre que Jiang Jiesi affirme avec entêtement que l'Allemagne attaquera l'URSS et il donne même la date : le 21.06.41! Les bruits d'une attaque imminente s'accroissent de tous côtés. Il faut se tenir sur ses gardes ... Ce matin j'ai appelé Molotov. Je l'ai prié de discuter avec Josef Vissarionovitch de la situation et des directives nécessaires aux partis communistes.

Molotov: 'La situation est confuse. On joue un grand jeu. Tout ne dépend pas de nous. Je parlerai à J.V. S'il y a quelque chose de particulier, je t'appelle!'" (p. 392)

«22.6.41: Dimanche à 7 heures du matin je fus appelé en urgence au Kremlin. L'Allemagne a attaqué l'URSS. La guerre a commencé... Dans le bureau de Staline se trouvent Molotov, Vorochilov, Kaganovitch, Malenkov.

Staline à moi: 'Ils nous ont attaqués sans poser le moindre ultimatum, sans exiger la moindre négociation, ils nous ont attaqué abjectement comme des voleurs. Après l'attaque, après le bombardement de Kiev, Sébastopol, Jitomir et d'autres endroits Schulenburg (l'ambassadeur allemand) a fait son apparition en déclarant que l'Allemagne se sentait menacée par la concentration à sa frontière est de troupes soviétiques et avait pris des contre-mesures. Les Finlandais et les Roumains sont aux côtés des Allemands. La Bulgarie prend en charge la représentation

des intérêts de l'Allemagne en URSS. Seuls les communistes peuvent vaincre les fascistes. ...'

Étonnants sont le calme, la fermeté et la confiance de Staline et de tous les autres.» (p. 392)

On se rappellera à cet endroit de l'image pernicieuse que Khrouchtchev présenta aux délégués du XX^e Congrès d'un Staline désespéré et désemparé après l'attaque, qui croyait tout perdu se réfugiait dans sa datcha «pour une longue période» et ne souciait plus de rien!

Il est très étonnant que cette image ait survécu encore aujourd'hui comme la vraie image de Staline au début de la guerre même dans les partis communistes bien que déjà en 1969 les mémoires du maréchal Joukov soient parues à Moscou qui prouvaient en toute clarté le caractère mensonger de la représentation khrouchtchevienne; il suffit ici de ne citer que le passage suivant du livre de Joukov: «Staline était un homme de forte volonté et non pas un lâche.. ... Après le 22 juin 1941 il a conduit fermement le pays, les opérations militaires et les affaires internationales durant toute la guerre avec le comité central du parti et le gouvernement soviétique.»¹¹

Comment faut-il expliquer que même dans des partis communistes comme le DKP on ne puisse constater aucun effort pour démontrer comme telles au moins les plus flagrantes des falsifications historiques de Khrouchtchev et leur opposer la vérité historique? Ne serait-il pas temps enfin, dix ans après la victoire de la contre-révolution? Sans la réécriture commencée au XX^e Congrès de l'histoire du socialisme - et certes non seulement de l'histoire de l'URSS mais de tous les États socialistes et tout particulièrement aussi de la RDA! - celle-ci n'aurait-elle pas été possible comme conséquence des pires crimes!

Notes

1. Georgi Dimitrov «Journaux 1933-1943» publié par Bernhard H. Bayerlein. Traduit du russe et du bulgare par Vladislav Hedeler et Birgit Schlievenz; Édition Aufbau Berlin 2000. Toutes les indications de page se réfèrent à ce volume. Des mêmes éditeurs et dans la même édition est adjoint un deuxième volume: Commentaires et matériaux aux journaux 1933-1943

2. Parmi ces tristes sires, Klaus Kinner s'est gagné une place de pointe avec bassesses publiées avec prédilection par ND dans ses éditions de fin de semaine - dans le ND du 14/15 avril 1 contre Ernst Thälmann, dans le ND du 28/29 avril contre Georgi Dimitrov

3 cité d'après Neues Deutschland du 8/9 juin 1996, article Des faits contre des affirmations de W. Wünsche

4. les deux cités d'après GdA Berlin 1966 V. p. 524/532

5. Hans Adolf Jacobsen «La Deuxième Guerre mondiale» Bibliothèque Fischer Francfort/m 1965 p. 81

6. Le pacte des trois puissances fut conclu le 27 septembre 1940 par l'Allemagne, l'Italie et le Japon. Après 1940 s'y joignirent la Hongrie, la Bulgarie, la Slovaquie et l'Espagne.

7. Le pacte anti-Comintern fut conclu le 25 novembre 1936 comme «traité de lutte commune contre l'Internationale communiste» entre l'Allemagne et le Japon. Le 6.11.1937 l'Italie y adhéra, le 24.2.1939 la Hongrie, le 27.3.1939 l'Espagne de Franco, le 25.11.1941 la Bulgarie, le Danemark, la Finlande, la Roumanie, la Slovaquie, la Croatie.

8. Jacobsen p. 78

9. Souligné par l'auteur

10. Discours de J.V. Staline à l'assemblée électorale de la circonscription de Staline Également dans les œuvres de J.V. Staline V. à Moscou le 9 février 1956 Berlin 1946 , p. 38 Édition Matin rouge Dortmund 1979

11. Maréchal de l'Union soviétique G.K. Joukov «Souvenirs et pensées» V. Édition militaire allemande Berlin 1969 p. 324 de même que tout le chapitre: le début de la guerre p.285

[Weisenseer Blätter, 3^{ème} trim., 2001]

[Traduit par Jean-Pierre LE NIR]

Karl Liebknecht et Rosa Luxembour, dirigeants communistes spartakistes assassinés par les « Freikorps » sur ordre d'un ministre social-démocrate.



Ernst Thaelmann, député et secrétaire général du KPD, symbole de la résistance allemande antinazie, il meurt dans le camp de concentration de Buchenwald en 1944.

Le 21 avril 1946, Wilhem Pieck, chef du Parti communiste KPD en zone soviétique et Otto Grotewohl, chef du parti social-démocrate SPD en zone soviétique, procèdent à la fusion des deux partis pour créer le Parti Socialiste Unifié (SED) dominé par les communistes.



Karl Marx et Friedrich Engels, fondateurs du Communisme



Erich Honecker, dirigeant de la RDA et secrétaire général du SED de 1976 à 1989.

